

Pour Ángel Cariño López,

sa fille Mar y Luz :

Mars 1939. Madrid tombe, la dictature s'installe en Espagne, la fin des espoirs pour tous ceux qui se battaient encore pour une nouvelle société. C'est le repli pour les derniers combattants. Mon père en fait partie.

Au bout de la fuite, il se retrouve face à la Méditerranée. Il pense à sa famille, il doit survivre. Avec d'autres compagnons, ils volent une chaloupe, grave cas de conscience pour lui, marin de Galice : il sait ce que va représenter cette perte pour le pêcheur. Il traverse alors la Méditerranée à la rame et arrive en Afrique du Nord.

Si la guerre d'Espagne est terminée pour lui, la lutte et les combats se poursuivent ailleurs et autrement, dans les camps d'internement, dans la Légion durant la campagne de Tunisie, puis au sein de la 2^e DB, et plus particulièrement dans la *Nueve*, jusqu'à sa démobilisation en juillet 1945. Il devient alors, selon les termes administratifs, un « réfugié politique et apatride ». Termes lourds de sens qui inscrivent, tout au moins pour lui, définitivement dans l'exil. Il refonde une nouvelle famille et s'établit dans l'Indre, à Châteauroux.

À cette époque, le travail ne manque pas, et il est rapidement embauché dans une entreprise de constructions métalliques. Sa profession l'amenait à partir régulièrement en déplacement en fonction des chantiers, construction d'usines, de hangars, de silos, à la centrale EDF de Chinon, aux usines Renault, etc. Il est d'emblée nommé chef d'équipe. Sa générosité et sa simplicité ont fait qu'il a facilement retrouvé au sein de son équipe cet esprit de partage et de camaraderie qu'il avait dû vivre auparavant.

Pour un ancien marin, je crois que cette vie de nomade lui convenait et lui plaisait. Bien que restant à terre, il gardait sa mentalité et son fonctionnement de marin.

Dans les années 60, son fils, qui vivait jusqu'alors en Espagne, le rejoint : ils travailleront ensemble. Pourront-ils rattraper tout ce temps perdu dans leur histoire ? Cela a été une joie réciproque de se retrouver enfin. Puis, pour des raisons professionnelles, il s'est installé dans l'Essonne ; là, il s'est sédentarisé et est resté jusqu'à son décès.

Il n'a jamais renoncé à ses valeurs ; il ne les inculquait pas, mais il les vivait. Il avait un total désintérêt pour les biens matériels. La maison était toujours ouverte. Certains sont passés pour une simple visite, un repas. Lui qui n'était pas croyant, c'était pourtant un peu « la maison du bon Dieu » pour les gens et les animaux. D'autres venaient pour de l'aide pour des papiers ou des courriers ; c'était alors ma mère qui prenait le relais et qui s'en chargeait.

Dans les années 70, je me souviens des journalistes espagnols qui venaient en Beauce faire les campagnes de betteraves ; ils passaient à la maison. Je ne sais comment ils savaient que papa vivait là, mais ils se retrouvaient. Refaisaient-ils encore le monde ? Comparaient-ils leurs vies en Espagne et hors Espagne ? Que ressentait mon père quand ils retournaient au pays, je ne l'ai jamais su.

Une vie somme toute normale, me direz-vous ? Non pourtant, car, comme on dit dans ce Berry où nous avons vécu, mon père était « un taiseux ». S'il a pu se confier à mon frère, à ma sœur et à moi, il ne nous a jamais parlé de cette vie d'avant.

Mais peut-on dire les combats, la perte des amis, les souffrances physiques et morales à ceux qui n'ont pas connu la guerre ? Peut-on dire l'exil, le changement d'identité, le sentiment, sûrement, de culpabilité de faire vivre et assumer à sa famille, surtout celle restée en Espagne, les conséquences de ses choix ?

Mon père, s'il a eu la joie de disparaître après Franco, n'est jamais retourné en Espagne. Ce qui lui manquait le plus, c'était sa Galice, la mer et la pêche. Pendant ses jours de congé, il partait à la pêche (et nous aussi, souvent) en rivière, en étang, enfin dans le moindre trou d'eau où l'on pouvait jeter une ligne. Sa Galice, il l'a retrouvée un peu dans le Finistère, où la pointe du Raz est si ressemblante au cap Ortegal. Dès les vacances arrivées, il nous installait au camping, puis il partait en mer avec les pêcheurs. On l'attendait même lors de la mise à l'eau d'un nouveau bateau. Il était des leurs ; là, il revivait.

Octobre 1979. Décès de ma mère, dernier combat pour lui, mais insurmontable, celui-là, puisqu'il la rejoint quelques jours après.

24 Août 2018. Alors que je vous lis ces lignes, sur les bords de la Méditerranée, d'autres exilés partent : eux aussi ont des familles, eux aussi fuient des dictatures, eux aussi veulent tout simplement survivre. Alors oui : dans les circonstances actuelles, comment voudrait-on que je ne pense pas à mon père et à tous ses combats ?

Mar y Luz Cariño López

Para Ángel Cariño López, su hija Mar y Luz:

Marzo de 1939. Cae Madrid, la dictadura se instala en España, el final de las esperanzas para todos los que aún luchaban por una nueva sociedad. Es el repliegue para los últimos luchadores. Mi padre es uno de ellos. Al final de la fuga, se encuentra frente al Mediterráneo. Piensa en su familia, tiene que sobrevivir.

Con otros compañeros, roban un barco: es un serio caso de conciencia para él, marinero de Galicia; sabe qué representará esa pérdida para el pescador. Luego cruza el Mediterráneo a remo y llega al norte de África.

Si la guerra de España se acaba para él, la lucha y los combates siguen en otra parte y, de otra manera, en los campos de internamiento, en la Legión durante la campaña de Túnez, luego en la 2.a DB, y más particularmente en la Nueve, hasta su desmovilización en julio de 1945.

Luego se convierte, según los términos administrativos, en un “refugiado político y apátrida”. Términos significativos que sitúan, al menos para él, definitivamente en el exilio.

Forma una nueva familia y se instala en el Indre, en Châteauroux. En ese momento, no falta trabajo y lo contratan rápidamente en una empresa de construcción metalúrgica. Su profesión lo llevó a irse regularmente a trabajar en obras de construcción de fábricas, almacenes, silos, la estación de EDF en Chinon, las plantas de Renault, etc. Es designado inmediatamente líder del equipo. Su generosidad y simplicidad lo han hecho encontrar fácilmente dentro de su equipo ese espíritu de compartir y camaradería con el que debió de vivir antes. Como viejo marinero que era, creo que esa vida nómada le convenía y le agradaba. Aunque se quedó en tierra, mantuvo su mentalidad y sus hábitos marineros.

En los años 60, su hijo, que vivía hasta entonces en España, se reunió con él y trabajaron juntos. ¿Podrían compensar todo aquel tiempo perdido en su historia? Fue una alegría mutua volver a encontrarse por fin. Luego, por razones profesionales, se mudó al departamento de Essonne, donde se estableció y se quedó hasta su muerte.



Nunca abandonó sus valores, no los inculcó, pero los vivió. Tenía un desinterés total por los bienes materiales. La casa siempre estaba abierta. Algunos iban de paso a por una visita simple, una comida. Él, que no era creyente, era un poco “la casa de Dios” para las personas y los animales. Otros venían en busca de ayuda para papeles o cartas, entonces era mi madre quien le relevaba y se encargaba de la tarea.

En los años 70, recuerdo a los jornaleros españoles que venían a la Beauce, para la campaña de remolacha, y que pasaban por la casa. No sé cómo sabían que mi padre vivía allí, pero se encontraban a sí mismos. ¿Rehacían aún el mundo? ¿Comparaban sus vidas en España y fuera de España? ¿Qué sentía mi padre cuando regresaban al país? Nunca lo supe.

¿Vida en resumen normal, me dirán ustedes? Pues no, porque como decimos en este Berry donde vivíamos, mi padre era “hombre de pocas palabras”. Si pudo abrirse a mi hermano, a mi hermana y a mí, nunca nos habló de esa vida de antes.

¿Pero podemos hablar de la lucha, de la pérdida de los amigos, del sufrimiento físico y moral a aquellos que no han conocido la guerra? ¿Se puede hablar del exilio, del cambio de identidad, de un posible sentimiento de culpabilidad por hacer vivir y asumir a su

familia, especialmente a la que permaneció en España, las consecuencias de sus decisiones?

Mi padre, aunque tuvo la alegría de desaparecer después de que Franco muriera, nunca regresó a España. Lo que más echaba de menos era su Galicia, el mar y la pesca. En sus días libres se iba a pescar (a menudo con nosotros) al río, a un estanque, o en la charca más pequeña donde podíamos lanzar una caña de pescar.

Su Galicia la encontró un poco en el Finistère, donde la Punta del Raz es tan similar al Cabo Ortegal. Al llegar las vacaciones, nos llevaba de camping y luego salía al mar con los pescadores. Le esperaban incluso cuando se botaba un nuevo barco. Era uno de ellos, allí revivió.

Octubre de 1979. La muerte de mi madre fue el último combate suyo, insuperable para él ya que se reunió con ella unos días después.

Agosto de 2018. Mientras les leo estas líneas, en las costas del Mediterráneo, otros exiliados se van, también tienen familias, también huyen de dictaduras, ellos también simplemente quieren sobrevivir.

¿Entonces sí, en las circunstancias actuales, ¿cómo no pensar en mi padre y todos sus combates?

Mar y Luz Cariño López

Mar y Luz Cariño López